

Cet incident me rappela l'histoire de ces deux députés, qui ayant été invités à faire partie d'une excursion de plaisir dans le bas du fleuve, se rendirent au bateau avec une cruche de whiskey qu'ils vidèrent en arrivant.

Comme la soif en pareil cas vient en buvant, ils burent tant qu'ils roulèrent sur leur lit et y restèrent. Le lendemain, quand ils sortirent de leur léthargie, le bateau accostait à l'un des quais de Québec. "Ah! dit le plus clairvoyant des deux, enfin le bateau va partir." "Il est temps," répondit son ami. Ils furent fort surpris d'apprendre que le voyage de plaisir était fini.

Le compagnon du juge Winter a dû être aussi surpris, lorsqu'il est arrivé à Pictou.

C'est le temps de vous faire connaissance avec mes compagnons de voyage; je les ai déjà nommés. C'étaient: M. Joseph Loranger, le plus utile compagnon de voyage qu'on puisse trouver; un voyageur plus prudent, plus soigneux et aussi aimable que De Montigny, Drolet ou Chapleau, un homme toujours prêt à se sacrifier pour rendre service et faire plaisir aux autres; son frère, M. le curé Loranger, de Lanoraie, un homme d'esprit (c'est un bien de famille) qui a fait le tour de l'Asie et de l'Europe et en est revenu pourvu d'une foule de connaissances, la mémoire remplie de faits et d'anecdotes qu'il raconte d'une manière très-agréable; le Dr. Robillard, le beau-frère des MM. Loranger, auquel la mort enlevait, il y a quelques semaines, une femme de cœur et d'intelligence, un homme d'un esprit original et pratique, un médecin habile qui a bien fait son chemin; enfin *the last but not the least*, M. W. Marchand, greffier de la Cour d'Appel à Montréal; nous ne donnons que les initiales de ses prénoms, afin qu'il ne nous reproche pas de l'avoir fait connaître trop clairement. M. Marchand exerçait avec succès, il y a quelques années, la profession d'avocat en société avec MM. Ouimet et Siméon Morin; il a fait sa marque dans la politique et le journalisme de ce pays par des écrits qui ont fait sensation; il a été l'un des fondateurs et rédacteurs de *La Patrie*, ce journal populaire dont l'existence fut si brillante. Il est malheureux qu'on ait laissé partir un pareil homme du journalisme, justement dans le temps où il était la plus en état de rendre service à son parti et au pays.

Malheureusement c'était l'époque où les propriétaires de journaux faisaient semblant de payer leurs rédacteurs et leur empruntaient même de l'argent.

Notre première journée à bord nous parut bien courte, nous prolongeâmes la soirée le plus possible, il nous répugnait de dormir, il nous semblait que c'était du temps perdu. La nuit ne fut pas agréable pour plusieurs passagers, le vent souffla, la mer s'agitait et les cœurs sensibles devinrent légèrement émus. Mes compagnons me dirent le lendemain que le saucisson de Bologne leur avait fait mal. On la connaît celle-là. Mais c'est le lendemain surtout que le saucisson de Bologne fut terrible; il faut dire pour être juste que le vent et la mer furent bien pour quelque chose dans les indigestions qui ravagèrent les passagers du *Miramichi*. La mer bouleversée par le vent imprimait au *Miramichi* des mouvements désordonnés qui se communiquaient aux choses et aux personnes. On aurait une de ces boîtes à surprise où des pantins nus par des ressorts s'agitent de mille manières au grand ébahissement des enfants. A tout moment des voix à moitié étouffées nous disaient que la mer exigeait son tribut, en un moment les figures les plus réjouies, devenaient pâles comme des morues, les Américains avaient le corps comme des anguilles.

Ajoutons à cela qu'il faisait un froid à se geler les doigts et l'on aura la conviction que le voyage comme toutes les choses de ce monde a son bon et son mauvais côté.

Pendant ce temps-là nous faisons du chemin.

Jedi matin, nous entrions dans la baie de Gaspé, l'un des plus beaux ports de mer qu'on puisse voir, un endroit enchanteur destiné à détrôner avant longtemps les plus belles places d'eau de l'Amérique. Rien de beau comme les paysages qui embellissent la baie de Gaspé, rien de pur et de frais comme l'air qu'on y respire. Si les gens mentent par là, c'est parce qu'ils le veulent bien, s'ils sont malheureux c'est parce qu'ils ne sont pas raisonnables. Je comprends maintenant pourquoi l'Hon. M. Fortin aime tant ce pays-là, et je suis surpris qu'il n'ait pas encore demandé qu'on y mette le siège du Gouvernement. Dans une nature comme celle-là, dans cette atmosphère parfumée et chargée de salin, le Gouvernement ne se gâterait jamais, les visages les plus pâles du ministère fleuriraient comme des roses, *que ce serait comme un bouquet de fleur.*

Mais j'ai promis de ne pas faire de descriptions. Donc passons sans rien dire devant Percé, Paspébiac et New Carlisle qui sont avec Gaspé les perles du golfe.

A New Carlisle nous apercevons sur un sommet perdu dans le feuillage, la jolie résidence de l'Hon. M. Robitaille.

A Percé nous admirons son célèbre rocher, masse gigantesque de deux cents pieds de hauteur sur autant de largeur, qui s'avance dans la mer à un mille au moins et à travers laquelle la vague a creusé une arche immense, par

où la mer se précipite en écumant; nous voyons aussi se dessiner par centaines des barques de pêcheurs, et l'on peut voir tirer du fond de l'eau de séduisantes morues. Comme l'on sait, la morue et le hareng se prennent à la ligne partout sur la côte Sud du St. Laurent, sur la côte Nord on se sert de rets.

Jeudi vers dix heures du soir, nous arrivions à Dalhousie dans le fond de la Baie des Chaleurs, à l'entrée de la rivière Ristigouche qui sépare le Nouveau-Brunswick du Canada. Dalhousie est une petite ville grosse comme un village du Canada, mais une charmante petite ville bâtie en amphithéâtre sur des collines pittoresques, toute entourée d'eau; d'un côté la mer, de l'autre la rivière Ristigouche. Voilà encore une place d'eau qui a de l'avvenir devant elle; seulement nous ne souhaitons pas qu'il fasse toujours aussi froid qu'il a fait tout le temps que nous y avons été. Parce qu'on cherche la fraîcheur, ce n'est pas une raison pour trouver le froid. Oh! les extrêmes! Toujours les extrêmes! Le lendemain de notre arrivée, vendredi, à dix heures du matin, grand émoi dans la ville! Le feu venait de prendre dans une écurie, et, comme un vent violent l'activait, on vit immédiatement qu'il pouvait faire de grands ravages dans une ville bâtie en bois et nullement protégée contre les incendies. En effet, au bout d'une heure, une dizaine de maisons brûlaient à la fois et les débris enflammés portés par le vent menaçaient d'incendier toute la ville.

Depuis longtemps je n'avais vu un aussi triste spectacle. Pendant que les hommes couraient à la rivière chercher de l'eau, montaient sur les toits pour les couvrir de couvertures mouillées, ou abattaient les maisons pour arrêter la marche des flammes, les femmes et les enfants se dirigeaient du côté des champs en remplissant l'air de cris et de lamentations.

Je dois ici mentionner les grandes actions accomplies par mes compagnons de voyage en ce jour néfaste, afin que l'histoire redise leur mérite à leurs petits enfants. Sans le Dr. Robillard une maison de plus au moins aurait brûlé. Le savant docteur ne se contente pas d'arracher les gens à la mort, il sauve de plus les maisons. Il n'en fut pas beaucoup récompensé pourtant, car, dans le temps où il se prodiguait pour porter secours aux incendiés, au moment même où il venait de recevoir un sceau d'eau sur la tête, il était fortement rudoyé, et presque mis en pièces par un grand individu auquel par hasard il barrait le chemin. Un instant, nous crûmes qu'une bataille sanglante allait s'engager au milieu de l'incendie, mais heureusement que l'air redoutable de notre ami suffit à déconcerter son antagoniste.

Il faudrait emprunter le langage d'Homère pour célébrer dignement les exploits de MM. W. Marchand et Joseph Loranger; ils ont fait honneur au drapeau des vieux garçons, ils se sont dévoués au salut des femmes, et, sans leur galanterie, il faut que je le dise, une pauvre veuve aurait tout perdu ce qu'elle possédait. Ils se tinrent auprès d'elle jusqu'à ce que le danger fut disparu, disposés à tout faire pour l'empêcher de brûler.

Je n'en dis pas plus long de peur de blesser leur modestie et de commettre des indiscrétions.

Il y avait déjà une vingtaine d'édifices de brûlés, lorsque le vent, par un hasard providentiel, changea de direction et poussa les flammes du côté des champs et de la mer.

Comme il fait trop chaud pour dire des choses sérieuses, je ne ferai pas aujourd'hui l'histoire de Dalhousie et de cette partie du pays qui fut le théâtre de combats sanglants entre les Anglais et les Français. Je ne vous ferai pas l'histoire des six jours heureux que nous avons passés à Dalhousie, histoire peu intéressante d'ailleurs pour des gens sérieux.

On dit que le travail seul rend heureux, c'est vrai; mais à une condition, c'est, qu'au moins une fois l'année pendant la belle saison, on dépose le harnais pour aller, la bride sur le cou, par monts et par vaux, courir à travers bois et bocages, ou voguer sur nos eaux si belles. Quelle jouissance que de pouvoir laisser galoper son imagination et trotter son esprit où bon leur semble, de parler sans penser et de faire ce qu'on veut, de ne pas se donner la peine même de résister à ses caprices, à ses fantaisies. Mais c'est une jouissance qui ne dure pas longtemps et qu'on ne goûte qu'après un travail long et fatigant.

Il me fallut pourtant m'arracher aux délices de Dalhousie.

Mercredi, le vingt-trois, je me rembarquais pour Montréal à bord du "Miramichi."

J'eus l'honneur en revenant de faire la connaissance de Sir Narcisse Belleau, ex-gouverneur de la province de Québec. On s'explique, quand on converse avec Sir Narcisse, comment il est parvenu si haut sans jamais faire beaucoup de bruit. C'est l'homme de tact par excellence, qui agit pendant que les autres parlent, réfléchit pendant qu'ils se trémoussent et saisit la réalité pendant qu'ils courent après l'ombre. Il connaît les hommes,

sait exactement ce qu'ils valent, se défie d'eux par conséquent, sait comment s'en servir et les fait travailler à l'accomplissement de ses projets sans qu'ils s'en doutent. Prudent, réservé, modéré, modeste et simple dans ses goûts, peu ambitieux en apparence, toujours maître de ses nerfs et de sa volonté, il commet peu de fautes, profite de celles des autres et arrive où il veut sans se presser.

Il juge impartialement les hommes, sans passions et sans préjugés et avec une justesse remarquable. C'est un de ces hommes dont la conversation est précieuse, pleine d'intérêt. Il n'a pas dû renoncer à la vie publique.

Parmi les Canadiens qui étaient à bord, j'ai remarqué, M. Couture, marchand; M. Jobin, l'un des malheureux contracteurs de la section 6, un excellent homme qui méritait de réussir; M. le curé Fafard, de St. Sylvestre et son frère; le Rév. M. Winter, curé de Rimouski, fils de M. le juge Winter, l'un des prêtres les plus aimables et les plus remarquables du diocèse de Rimouski.

M. le Dr. Desjardins du Cap St. Ignace était aussi à bord, il arrivait de la rivière Natashquan sur la côte du Labrador où il a vécu depuis trois mois. Ayant obtenu du Gouvernement le droit de pêche dans la Natashquan, il a organisé une expédition qui va lui rapporter de jolis bénéfices, car il a pris jusqu'à 1600 saumons par jour.

Cette pêche se fait au moyen de rets qu'on dispose dans la rivière de manière à la barrer presque complètement. Le saumon qui tous les printemps quitte la mer et remonte les rivières pour aller frayer dans l'eau claire, s'apercevant qu'on lui barre le chemin, cherche une issue et n'en trouvant pas, il s'élançait dans les rets et reste pris dans les mailles qu'il parvient quelquefois à briser. Le saumon est un poisson fort et courageux; quand il remonte les rivières, rien ne l'arrête; il saute des chutes de dix et douze pieds avec facilité, s'il ne réussit pas du premier coup il se reprend; quelquefois il se blesse en tombant sur les roches, alors il retourne à la mer pour se guérir et revient sauter.

Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à vous dire sur ce sujet et autres choses, mais c'est assez pour une fois.

L. O. DAVID.

ALDIS BERNARD, ECUIER, MAIRE DE MONTREAL.

Le Dr. Bernard a été choisi par le conseil de ville de Montréal pour remplacer dans le fauteuil de la mairie le regretté M. Cassidy. Il doit cet honneur à ses talents, aux services qu'il a rendus à la ville depuis des années et aux efforts patriotiques qu'il a faits pour le succès du chemin de colonisation du Nord et la construction du nouvel hôtel de ville dans la partie Est de Montréal. Les Canadiens-Français ont voulu le récompenser d'avoir eu le courage de sacrifier sa popularité personnelle parmi ses compatriotes à l'intérêt général de la ville et aux justes droits de la population canadienne.

Sa justice et son impartialité ont d'autant plus été remarquées qu'on le croyait fanatique. On le croyait de l'école de ceux qui semblent être d'opinion que toute entreprise est mauvaise du moment qu'elle peut tourner au profit de la population canadienne-française.

M. Bernard est dans tous les cas un homme habile, instruit, à la tête forte, au caractère bien trempé. Il a la tête grosse et bien plantée, le regard profond, la physiologie intelligente, la poitrine large, la taille courte, de l'embonpoint. C'est un des meilleurs orateurs de Montréal il parle avec beaucoup de verve, d'énergie, son langage est châtié, et sa voix est très-belle.

Il est né sur les bords du lac Memphremagog, au sein d'une nature dont la beauté et la poésie doivent, il semble, se refléter dans l'esprit de l'enfant. Il étudia la chirurgie à Philadelphie, passa plusieurs années dans les Etats du Sud, et vint à Montréal en 1841.

Il a toujours été l'un des avocats les plus utiles de la cause de l'éducation, l'un des membres les plus influents et souvent le président de sociétés fondées dans un but de progrès intellectuel. C'est évidemment un homme d'initiative et d'impulsion, ayant le besoin et le talent de communiquer ses idées et ses sentiments, d'agir sur ses semblables, de faire sentir son influence dans la société. Il a un grave défaut: il ne parle pas du tout le français et ne le comprend presque pas. C'est un grave défaut dans une ville comme Montréal, mais les Canadiens qui font aux autres ce qu'on ne leur fait pas, lui ont fait grâce sous ce rapport en considération de ses talents et de sa conduite libérale.

L. O. D.

DEUX CRIMES.—Philadelphie, 31.—Edward Schultzerer, coupé aujourd'hui la gorge de sa femme, puis s'est suicidé en prenant du poison.

On suppose que la jalousie a été le mobile de ces deux crimes.

Les Pilules du Dr. Colby sont Laxatives et Auodines.